Jean-Paul Desprat, né en 1947, est historien et romancier. Il est l'auteur d'ouvrages sur Henri IV, Madame de Maintenon, Mirabeau et de romans historiques, dont *Bleu de Sèvres* et *Jaune de Naples*.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Jean-Paul Desprat

LE MARQUIS DES ÉPERVIERS

Une aventure de Victor de Gironde

ROMAN

Points

Une première édition de cet ouvrage est parue en 1988 aux éditions Balland.

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-7578-2784-0

© Points, 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

PROLOGUE

Le comte de Gironde avait compté en son temps parmi les plus brillants officiers de Turenne mais, en 1702 – au moment ou débute ce récit – cela faisait vingt ans que les difficultés faites aux huguenots à la veille de la révocation de l'Édit de Nantes l'avaient contraint à quitter, jeune encore, le service et à se retirer chez lui.

La Seigneurie de Gironde dont lui venait son nom se blotissait sur une langue de terre que la province de Rouergue tirait au nord dans un dernier repli des monts d'Auvergne. C'était un domaine dont les armes et la demeure disaient l'ancienneté et la misère. L'écu de cette famille figurait en effet une fougère altière dont les frondes se découpaient en s'espaçant comme les ramures d'un cèdre sans aiguilles. Elle était aussi déliée que la primitive fleur de lys dont les pétales crochus se déployaient de part et d'autre d'une lance effilée. Mais, tandis qu'avec le temps le symbole capétien avait prospéré jusqu'à devenir obèse, la fougère de Gironde était restée la même, élancée, si étique, que souvent des âmes simples, impressionnées sans doute par le dénuement de ceux qui l'arboraient, l'avaient osé confondre avec ce symbole convenu des destinées faméliques : l'arête du poisson. Quant au château, il eût été difficile de trouver plus belle illustration de la prééminence qu'à l'aube du XVIIIe siècle, la gloire des armes, soutenue par l'antiquité du lignage, continuaient de

conférer sur la superbe des gros propriétaires du voisinage. Sans plan d'ensemble, plein d'angles et de décrochements, il ne présentait deux faces contrastées que par le caprice du paysage. Du côté de l'entrée, il s'agrippait au rebord d'un plateau aride et bosselé qui constituait tout son territoire. À l'opposé, planté au ras du vide, il dominait la riche vallée qui s'ouvrait à son pied, damier coloré de prairies et de jardins opulents dont il n'avait jamais possédé un arpent. C'est là qu'il apparaissait, depuis la plaine, orgueilleux et redoutable, hissé sur le pavois de son roc escarpé, surplombant le chaos d'une garrigue empourprée de bruyère. Dix maisons alentour auraient pu alors, à bon droit, se prétendre plus fortunées que celle de Gironde mais on était dans un temps où pas une encore n'aurait osé en tirer prétention.

Parti dès l'adolescence pour embrasser la carrière des armes, monsieur de Gironde, revenant dans son foyer, avait découvert un lieu où il n'avait fait à peu près que naître et passer au galop. Il n'eut cependant guère loisir de céder à des réflexions amères sur les causes de son retour prématuré chez lui car, très vite, la disparition des revenus qu'il tirait de sa charge d'officier le contraignit à venir lui-même en aide à ses fermiers. Sa main accoutumée à mouler la fusée de son épée dut se faire à peser sur le mancheron de la charrue et, peu à peu, les travaux inlassablement repris, les gestes devenus mécaniques, vidèrent de son cœur la haine qui y gisait encore. Son regard jadis farouche et cause de frayeur dans les rangs espagnols, finit par se voiler de brume et les montagnes, fondant leurs courbes au loin avec la base du ciel, bornèrent un horizon dont il n'eut plus le désir de s'échapper.

Les malheurs qui suivirent cette retraite parurent glisser sur ce géant sans le blesser, comme la lumière sur le marbre. Certes monsieur de Gironde eut à gémir

des dernières violences faites à la conscience des protestants déclarés nouveaux convertis dès lors qu'ils ne quittaient pas le royaume, mais, ayant fait choix lui-même de demeurer, il était désormais le premier à l'office, depuis son banc seigneurial, à devoir répondre « suis présent »[1] *au curé. Par la suite, après que dans l'année 1693 la mort lui eut ravi sa femme, il devait repousser les quelque dix partis, tous nobles et catholiques, qu'étaient venus lui proposer de ces donneurs d'avis faisant métier par les campagnes de « raparier les veufs » et aidé de la vieille Angèle, qui cinquante ans auparavant lui avait tenu lieu de nourrice, il s'était entêté à élever seul ses trois enfants.*

Victor, qui n'a pas encore fêté ses dix-huit ans au moment où il paraît dans cette histoire, était son aîné et son seul garçon. Traçons d'un trait le portrait du héros que nous allons suivre aux quatre coins de l'Europe. Sa taille, sa tournure, ses façons sont déjà celles d'un homme, pourtant il n'a rien du mousquetaire. Si nous ne craignions pas la confusion des temps, nous le dirions déjà un romantique : sa figure mate et délicate, ses lèvres épaisses, ses plats cheveux d'ébène, ses yeux noir de jais, lui venaient de sa mère. Pour tout le reste, il tenait de son père, surtout cette démarche un peu raide, ce port de tête allier qu'atténuait la bonté du regard, enfin ce front haut et large qui donnait une vue si exacte de l'obstination des Gironde. On le voyait souvent, un livre sous le bras, portant un habit de drap bleu qui lui allait un peu juste et des bas d'étame grossière ravalant sur de méchantes chaussures à surpieds, s'enfoncer, en compagnie de son oncle, l'abbé de Tressan, dans les chemins creux, autour du château de sa famille. Ce

1. Réponse que les anciens protestants étaient tenus de faire publiquement au curé qui s'assurait de leur présence à la messe en procédant à leur appel.

Extrait de la publication

prêtre, d'apparence chétive, l'un des vicaires généraux de l'évêque de Rodez, cultivait l'audace intellectuelle au point d'avoir initié son neveu aux philosophes du temps tenus en suspicion par l'Église. Dix ans de ces leçons chuchotées ainsi que des patenôtres avaient fait de Victor un savant. En histoire, en algèbre, en musique aussi, car l'abbé touchait assez joliment l'orgue et l'épinette, le jeune homme avait acquis des lumières supérieures à celles qu'un garçon de son monde pouvait glaner en son temps dans le Rouergue. Ses deux sœurs, Louise et Charlotte, de neuf et six ans ses cadettes, devaient également beaucoup à leur oncle, moins que leur aîné d'évidence parce qu'elles n'étaient que des filles mais considérablement plus malgré tout que les créatures de leur sexe dans ce temps-là.

Monsieur de Gironde laissait avec sérénité croître sa progéniture dans le catholicisme. C'était la plus pressante recommandation que lui avait renouvelée sa femme en expirant et il n'aurait jamais eu l'idée de revenir sur cet engagement qu'il regardait comme sacré. Lui-même, pourtant, dans maintes circonstances où il se trouvait seul, en particulier lorsqu'il boulangeait le samedi son beau pain blanc et qu'il demeurait la nuit dans le fournil à veiller sur la cuisson, continuait de méditer la Bible et les écrits des pasteurs. Aussi endurcie dans sa foi primitive était la vieille Angèle. Sachant lire et refusant farouchement de s'exprimer en patois comme les plus convaincus des anciens huguenots, elle marmonnait inlassablement les psaumes de Marot tandis qu'elle apprêtait dans l'âtre la bouillie de châtaignes blanchettes.

Cette existence sans heurt, bucolique et savante, excitait la fierté de monsieur de Gironde. Le soir, lorsqu'il s'asseyait au bout de son champ, sous un chêne, contemplant son confident, le Lot au lancinant murmure, et les sillons verts tracés par son effort dans la

Extrait de la publication

garrigue, il songeait au pays de Canaan de ses pieuses lectures et il se félicitait d'avoir ancré un îlot de paix dans un océan de haine.

C'est, hélas, sur cette Thébaïde qu'à la fin de l'été 1702 s'abattit l'orage qui devait jeter Victor sur la route de Paris.

Le 26 juillet, un jeune prédicant protestant du nom de Fauvel, nature encore trop frêle pour résister longtemps aux horreurs de la question, fut arrêté près de Montauban. À la veille d'être supplicié sur la roue, il révéla que le père de Victor lui avait fourni dans son château aide et assistance. Il n'en fallut pas plus à l'intendant de Guyenne, Le Gendre, pour concevoir un châtiment qui soit propre à détourner les huguenots, restés nombreux dans sa province vers Millau et Saint-Antonin, de s'unir à la révolte initiée quelques semaines auparavant, dans les Cévennes, par le meurtre de l'abbé du Chayla. Dans ce dessein, le père de Victor figurait la victime idéale : noble et par là un phénix pour les plus humbles qui ne manqueraient pas d'être effrayés de la hauteur de sa chute, il ne paraissait pas à la cour et n'y jouissait d'aucun appui en état de détourner le coup qu'on lui destinait. Le Gendre décida de lui faire son procès dans les formes et il enjoignit au prévôt de Rodez de courir l'arrêter. L'abbé de Tressan, cadet de la défunte mère de Victor, faisait toutefois une figure trop connue et estimée dans son diocèse pour n'être pas dans l'instant avisé d'un ordre pris contre son beau-frère. Il sollicita ses amis dans le but de bâtir un compromis capable de recevoir l'assentiment du sénéchal de Rouergue. Ce dernier, monsieur de Buisson, le seul homme alors en état de pouvoir composer avec l'intendant, ne put, malgré tous ses efforts, rapporter de Montauban qu'un accord dont les termes ne laissaient pas d'être terribles. Pour éviter d'être livré au bourreau ou condamné aux galères et demeurer chez lui dans une

demi-liberté, le comte de Gironde devait se séparer de ses enfants : ses filles seraient confiées à monsieur de Tressan et vivraient à Rodez, Victor irait à Paris où un autre de ses oncles, le conseiller d'État Davignon d'Antraigues, acceptait de lui accorder son hospitalité. Informé de ce plan, l'ancien officier de Turenne vit un gouffre s'ouvrir sous ses pas. Tout un jour, maudissant Dieu sans témoin, il s'enfonça dans les châtaigneraies en contrebas de son château. Lorsqu'il reparut au soir, le visage serein mais les yeux injectés d'un feu qui ne devait plus jamais s'éteindre, il avait arrêté sa résolution : il acceptait l'offre du sénéchal puis, dès que ses enfants seraient en lieu sûr, il s'enfuirait à Genève pour rejoindre le Refuge[1].

La dernière nuit qu'il passa à Gironde, Victor, incapable de sommeil, ressassa les recommandations que lui avaient faites la veille son oncle et son père, de ménager sa jument noire, de se méfier des inconnus qui l'aborderaient sur sa route, et surtout, de se conduire en toutes occasions selon les solides principes qu'ils lui avaient inculqués de concert.

Vers quatre heures, il fut tiré de ses songes par le grattement que produisait d'ordinaire monsieur de Gironde lorsqu'ils devaient partir, avant le point du jour, prendre les lièvres à l'accroupie.

– Il est temps… Il faut aller, mon garçon ! murmura cette voix que, même rabaissée, il eût reconnue entre mille.

S'étant vêtu et ayant rassemblé ses longs cheveux dans un nœud de velours, il dévala l'escalier raide pour découvrir, dans la salle commune, sur la table recouverte d'une nappe blanche brodée des fougères de sa

1. Au sens de lieu, hors du royaume, principalement en Suisse, en Hollande et en Angleterre, où se rassemblaient les protestants français proscrits.

Extrait de la publication

maison, un gâteau à l'épaisse croûte d'or, fumant encore, dont l'odeur l'avait ravi depuis l'étage. C'était la pompe à l'huile, sa friandise favorite, qu'Angèle, pour lui faire un dernier plaisir, avait cuit dans la nuit à la suite du pain. Il en trempa un morceau dans un bol de lait plein d'écume et dévora pour s'échapper plus vite. Alors qu'il enjambait son banc pour ressaisir sa sacoche, il vit surgir son père qui, depuis son cabinet, debout parmi les domestiques en pleurs, n'avait cessé de l'observer.

Celui-ci, ayant entrouvert la porte de sa demeure sur la demi-lueur d'une aube floconneuse, étreignit une dernière fois son fils. Soulevant sans mot dire une mèche de ses cheveux, il le baisa au front, puis, très vite, avant de refermer violemment pour s'épargner la vue prolongée de sa misère, il le poussa au-dehors.

Extrait de la publication

Première partie

LE CHEVALIER DE CARRESSE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CHAPITRE PREMIER

Où paraît Maximilien de Carresse

Lorsqu'il se retrouva sur le perron, saisi par le froid vif du petit matin, mitraillé par le claquement effroyable du ventail derrière lui, Victor sauta en selle et détala.

Dès qu'il fut entré dans le proche bois de Braye, hors de la vue de Gironde, des larmes, qu'il n'avait plus la force de retenir, rayèrent ses joues et l'aveuglèrent. Aussi, quoiqu'il ne risquât pas à cette heure encore sombre de croiser des témoins de sa détresse, rabaissa-t-il instinctivement son tricorne avant de prendre un furieux galop et de s'enfoncer dans le chemin creux qui montait vers Montredon.

Il fila si bon train qu'il fut tout surpris de découvrir Figeac, juste comme l'ajour du clocher-peigne qui veillait sur la ville se trouvait transpercé par la lumière frisante de l'aube. Un marché s'installait sur le foirail. Des forains venus du Quercy, de l'Auvergne et du Rouergue, car ces trois provinces se rejoignaient là, s'activaient en silence, sous l'œil morose de quelques miliciens accoutrés d'uniformes en lambeaux. Ils disposaient sur des lits de paille des pyramides de fromages séchés ; à même le pavé, des aulx en tresse, des légumes rabougris rassemblés en petits tas, des volailles étiques aux membres entravés par des nœuds d'osier. En arrière-fond, des étameurs empilant leur cuivrerie, des galochiers accrochant aux volets des maisons des guirlandes de chanvre chargées de leurs produits vernis, semblaient

s'appliquer à parer la ville pour un prodigieux tournoi. Le vent qui soufflait ce matin-là sur Figeac n'emportait pourtant pas dans ses roulements les effluves légers qui préludent aux réjouissances : la disette régnait partout alentour et les consuls, qui craignaient un coup de main des affamés, avaient appelé les soldats pour remplacer les chasse-coquins qu'ils ne pouvaient entretenir.

Le gros de la troupe s'était regroupé près d'un abreuvoir pour partager des quignons de pain grossier que venait de lancer un sergent aux allures de matamore. Victor, qui avait ralenti l'allure de sa monture, put observer à loisir l'expression ahurie qui se peignait sur ces visages encore enfantins dont la fatigue avait brouillé les traits.

– Où allez-vous ainsi ? lui cria soudain un officier qu'il n'avait pas remarqué parce qu'il se tenait à l'écart à côté de son cheval.

C'était un jeune homme svelte, portant avec prestance une capote d'un ton garouille, jetée sur un justaucorps de drap bleu à brandebourgs. Il arborait à son cou une cravate blanche nouée à la steinkerque, c'est-à-dire lâchement, l'extrémité glissée dans une boutonnière basse à l'imitation des soldats français surpris dans leur sommeil à l'aube de la fameuse journée de Steinkerque. Un large tricorne, barré d'un galon noir, dissimulait entièrement son regard.

– Je vais à Paris, répondit le plus naturellement du monde notre cavalier qui se pencha aussitôt pour tenter de surprendre la mine de son interpellateur.

– À Paris ? se récria l'officier en faisant mine d'être effrayé.

– Cela vous surprend ?

– Ma foi, reprit l'autre, je devrais vous répondre non puisque la route que vous suivez va bien là où vous le dites, mais j'avoue vous trouver tout à fait téméraire… Ignorez-vous que ceux du Limousin se sont une nou-

Extrait de la publication

velle fois révoltés et qu'on ne s'aventure plus là-bas sans courir de gros risques ?

– Vos coquins se voleront eux-mêmes, proclama Victor en montrant sa sacoche aux deux bourses singulièrement plates pour contenir les hardes d'un exilé ; quant à m'égorger, qu'ils essayent ! j'ai du sang aux ongles quand il le faut.

Tout en parlant ainsi, il s'était carré sur sa selle, contrefaisant la pose forfantière d'un condottiere et déclenchant, par là, la joie de l'officier qui découvrit dans un large sourire deux rangs de dents bien plantées et éclatantes.

– Vous êtes effronté, reprit celui-ci, vous avez du cran, cela est bien… J'aimerais cependant vous retrouver d'ici à quelque temps pour avoir la primeur du récit de ce voyage.

– Si nous nous revoyons, je serai votre obligé, riposta le voyageur avant de saluer et de décliner son nom.

– Paul de Therondels, dit à son tour le jeune homme, ah ! je sens qu'il n'est pas en mon pouvoir de vous retenir de commettre des folies… Toutefois, si vous êtes arrêté, vous aurez la consolation de savoir que nous marchons derrière vous pour aller prêter main-forte aux troupes du bailli de Limoges, monsieur de Gargilesse.

– Que se passe-t-il qui nécessite un tel déploiement ? s'inquiéta Victor.

– Des troubles fomentés par un personnage qui se pare du beau nom de marquis des Éperviers. Il soulève les paysans du Quercy au Berry qu'on commence à nommer Tard-avisés. Il fait accroire que le roi établira bientôt par ici un impôt sur les nouveau-nés.

– Un impôt sur les nouveau-nés !

– Oui, une sorte de taxe sur la vie, un droit qu'il faudrait payer pour pouvoir faire inscrire les enfants sur les registres de baptême.

– Mais c'est une monstruosité, cela ne se peut !

Extrait de la publication

– Je le pense comme vous, dit l'officier, pourtant les rumeurs vont bon train dans un pays qu'on a accoutumé à toutes sortes de nouveautés fiscales.

Il se rapprocha de Victor pour parler bas :

– On dit que ce marquis est réellement un gentilhomme… Je ne puis me faire à cette idée.

– Je le trouverai le premier, trancha le jeune exilé toujours aussi glorieux, le portrait que je vous en ferai sera le clou du récit que je viens de vous promettre.

Sur ses mots, éperonnant sa jument, il leva un bras en signe d'adieu et quitta la ville par la longue montée qu'emprunte la route de Brive pour s'échapper de la vallée du Célé.

Le causse qu'il traversa au gros du jour était déjà un autre monde. S'inquiétant d'abord de n'y trouver ni les grands bovidés, orgueil des laboureurs, qu'il était accoutumé à voir chez lui, ni les volailles dodues, signe de l'aisance frumentaire, qui, dans les haies, chantaient et crételaient en nombre autour du château de son père, il découvrit avec effarement l'aridité de ces étendues pierreuses, aigrettées de genévriers drus, quadrillées de murets sur lesquels, par dizaines, grouillaient des lézards verts à ventre énorme. Les hommes donnaient le sentiment de s'être retirés de ces terres fanées à perte de vue par la fureur du soleil ; ce n'étaient que maigres brebis tondues jusqu'à la chair et cochons noirs qui cherchaient la première glandée.

Sur le soir, s'aidant de bancs de sable fin, il franchit à gué la Dordogne. L'eau glissait là, sans ride, ne procurant un sentiment de vie que par la diaprure qu'imprimait un grand soleil rouge en déclinant dans l'axe de la vallée. Victor se souvint alors que sa grand-mère lui avait fait maints récits de sa jeunesse passée au temps de Louis XIII dans un vieux château accroché au versant d'une montagne que cette rivière, un peu plus loin, courait envelopper. Le souvenir de cette vieille aimable,

Extrait de la publication

qui lui avait tenu lieu de mère entre sa septième et sa douzième année, raviva une dernière fois sa douleur et, frappé à cet instant par l'impression étrange et forte que la chevauchée merveilleuse des contes de son enfance se brisait à cet endroit, il laissa un moment s'épandre son regard vers les formidables falaises blanches alvéolées de cavernes qui marquaient la direction du Périgord.

Il parvint à Martel comme l'angélus s'égrenait et ce n'est qu'en sautant à terre qu'il eut conscience d'avoir, en un jour, effectué le trajet de presque deux étapes et, par là, méconnu déjà l'une des plus pressantes recommandations que lui avait faites son père.

Il s'était arrêté sur la longue place du village, près d'un groupe de vieillards silencieux qui avaient tiré leurs chaises au-dehors pour savourer la fraîcheur du soir. Un bonhomme grison, paré d'une belle barbe lisse, lui désigna la seule auberge du village dont l'enseigne figurant un lion d'or reproduisait le vieux rébus fait sur « au lit on dort », inlassablement repris depuis des siècles tout au long des routes de France.

Autour d'une vaste cour précédée d'un porche voûté, l'établissement, qui servait de relais de poste, ordonnait des constructions disparates qu'une vigne fondait dans un admirable décor végétal. Sur la droite, une longue remise, toute retentissante de bruits de forge, étalait par ses portails grands ouverts un flot d'hétéroclites carabas aux brancards levés, les uns étincelant de leur vernis impeccable, les autres crottés jusque par-dessus leur toit. Tandis que Victor passait, l'écurie s'animait du ballet des valets en sabots et bas rayés qui lavaient à grande eau les stalles. Le bâtiment destiné aux hôtes, dans l'axe de l'entrée, était une demeure massive à volets peints en rouge, ceinte d'une terrasse en étage qu'on gagnait par un escalier aux balustres ventrus de terre cuite. La salle, dans laquelle on pénétrait directement, s'éclairait de

Extrait de la publication

huit fenêtres réparties sur trois côtés. Son unique mur sans jour supportait une cheminée devant laquelle des vachers en blouses noires, attablés çà et là avec leurs longues aiguillades, sablaient joyeusement le redoutable rapé[1] produit par la maison.

Postée près de l'évier baigné par l'éclat orangé de la dinanderie, prête à fondre sur l'innocent qui venait de franchir son seuil, se tenait madame Costes, la maîtresse de poste.

– Monseigneur nous fait l'honneur de venir partager notre souper ! s'exclama la bonne femme qui était accoutumée à déployer pour ses chalands de marque toute une panoplie de civilités trémoussantes.

Dès l'abord, sa trogne poupine et rubiconde parut à Victor reluire davantage que les canards, suant leur jus de miel, qui chantaient dans son dos sur la broche. Elle caquetait comme une maîtresse poule et la gorgerette immaculée qui lui serrait le cou virevoltait dans des ressauts de papillon. Le son cristallin rendu par les clefs pendues à sa ceinture déroulait l'*Introït* d'une messe gourmande. C'était le sésame de la resserre aux pots, des celliers enfouis sous terre où transpiraient des fourmes grasses et séchaient sur des perches des chapelets de saucissons marbrés.

– Est-il aussi possible de dormir ? bredouilla le voyageur désappointé par ce premier contact avec la flagornerie hôtelière.

– Tout est possible lorsqu'on est gentilhomme ! répliqua hautement madame Costes et elle se courba derechef si bas que sa robe retroussée, en glissant sur son fessier, découvrit ses mollets larges et dodus comme des ventres de lapins.

Elle appela en patois un grand dadais à la mine

1. Breuvage fait dans les cabarets avec les restes de vin qu'on reversait dans un tonneau.

Extrait de la publication

Les Enfarinés
Éditions du Rouergue, 2000

Au nom de la Pompadour
(en collaboration avec Pierre Lepère)
Flammarion, 2001

Bleu de Sèvres
Seuil, 2006
et « Points Grands Romans », nº P1733

Jaune de Naples
Seuil, 2010
et « Points Grands Romans », nº P2654

BEAUX LIVRES

Paris, fêtes et lumières
(photographies de Winnie Denker et Jean-Paul Desprat)
Images-Magie/Jean-Paul Mengès, 1991

Extrait de la publication

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2012. N° 107711 ( )
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication